

Houchang GUILYARDI :

Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui Philippe Rappard, que peu connaissent ici, et comme il l'a dit lui-même il corrigera ce que je vais dire, ... ce qui me met plus à l'aise pour dire qu'au fond s'il n'est pas si connu, eh bien, au cours d'une carrière normale, il a traversé des tas de circuits et de courants, que ce soit la psychiatrie et les syndicats psychiatriques puisqu'il était psychiatre des hôpitaux et chef de service ; il a traversé les courants analytiques avec l'enseignement de Lacan pendant 20 ans, mais avec des contacts également avec d'autres circuits comme l'Institut ; il a connu Henri Ey... Il est vrai qu'actuellement il y a beaucoup de gens qui travaillent en psychiatrie qui n'ont même pas entendu parler de Henri Ey, n'est-ce pas ? Je ne suis pas là pour vous présenter Henri Ey, mais je vais quand même vous dire que c'est le promoteur et fédérateur de l'ensemble de la psychiatrie française, et même le créateur de l'Association Mondiale de Psychiatrie, avant que la direction n'en passe du côté américain ; que c'est le seul qui ait jamais réussi à fédérer les universitaires, les psychiatres du cadre et les psychiatres privés, et qui a donné un élan qui prônait toutes les tendances ; que c'était un grand ami de Lacan au cours de ses études. Il n'y a pas eu d'équivalent, il me semble, dans le siècle précédent, peut-être dans toute l'histoire de la psychiatrie - d'équivalent à Henri Ey sur cette dimension, et que ses « Etudes » sont des références dont chacun, sur un plan clinique, aurait le plus grand bénéfice à tirer.

Donc, Philippe Rappard a traversé tous ces courants, mais également la philosophie et un grand nombre de circuits de pensée. Actuellement, que ce soit dans la psychiatrie, dans la psychanalyse, dans la politique, nous sommes en secteurs ; ce n'est pas du tout ce qui se passait à partir des années 50 jusqu'aux années 80 où il y avait quelque chose de l'ordre de la circulation des idées, et un mélange de circuits qui s'interpénétraient ; là maintenant, tout est en secteur et assez séparé. Et nous ne sommes pas revenu à un âge, peut-être « d'or », comme il en existait à l'époque.

Philippe Rappard a également participé à différents points de vue, même dans la politique, en tant qu'élu, en tant que participant ; cet entrecroisement de circuits de pensée, de réflexion, d'action, est intéressant ; ça me semble être dans la définition d'un médecin, d'un psychanalyste, d'un psychiatre, d'avoir un circuit singulier, on peut l'appeler atypique, on peut l'appeler

marginal ; mais ça me semble être dans la définition de la voie de chacun, sinon c'est un enseignement de clone, un enseignement technique pur qui ne saurait absolument représenter la direction de l'art que nous aimerions pratiquer un peu, ou davantage.

Alors, Philippe Rappard a écrit un très grand nombre d'articles, ... on peut faire circuler ça..., et je ne sais plus le titre que nous avons donné à l'exposé de ce matin... ça tournait autour des addictions, la religion, la psychanalyse, puisque le précédent exposé qu'il avait fait s'intitulait...

Philippe RAPPARD : ...« La sainteté chimique et les religions naturelles », mais on aurait pu l'appeler aussi « La sainteté chimique et la jouissance non sexuelle. »

H.G : Je vous laisse parler alors...

P.R. : ...En tout cas, avec le peu que vous savez de moi, vous avez su faire un exposé très intéressant. Il est évident que Lacan - qui est connu alors que Henri Ey, d'après ce que vous dites, ne l'est pas - n'était pas d'accord avec Ey, disons, sur le plan de la genèse des névroses et des psychoses ; mais il a reconnu que Henri Ey avait humanisé la psychiatrie. Et effectivement, Henri Ey a humanisé la psychiatrie, parce qu'il était catalan et connaissait tous les auteurs espagnols qui traduisaient tout ce qui était allemand en espagnol. Ey, d'emblée, a été informé de tous les écrits de Heidegger, Husserl etc. avant qu'ils ne soient traduits en français. Il lisait les traductions de Bleuler, de Kraepelin ou bien du traité de Bumke écrit en allemand, et traduit en espagnol. Ey avait une culture psychiatrique gigantesque et ses élèves en ont bénéficié. J'en ai bénéficié aussi ; moi qui étais son interne autant que son domestique - mais être domestique est intéressant car cela rentre dans la fonction thérapeutique. Il était d'une honnêteté intellectuelle considérable, même quand il défendait des idées qui n'étaient pas admises par tout le monde.

Toxicomanie, alcoolisme et Institution.

Ey s'est occupé de toxicomanie, dans son « Traité des hallucinations » bien évidemment, puisqu'il a étudié les effets de toutes les drogues, mais il n'a pas abordé les toxicomanies telles que moi j'ai été amené à les aborder parce que, à partir de la loi du 31 décembre 70 qui permettait un traitement obligatoire de certains

¹⁴ Exposé au Séminaire du mercredi 10 avril 2002, Psychanalyse et Médecine par le Dr Houchang GUILYARDI « Praticiens du symbolique et du réel »

toxicomanes, on a vu dans nos établissements des tas de toxicomanes qui venaient dans le cadre d'une « injonction de soins », si l'on peut dire que la loi de 1970 est une loi, disons, de défense sociale qui fait de l'usage de certaines substances un délit. Il y avait des substances prohibées, alors que jusqu'à présent on soignait surtout les alcooliques, mais ici la substance consommée n'était pas prohibée, disons même que dans notre pays, la France, qui est un pays d'obédience catholique, l'alcool ou plutôt le vin, était un sacrement. On traitait donc beaucoup d'alcooliques à Étampes où j'ai travaillé à partir des années 65, et on y a mis en place des services pour la prise en charge des alcooliques, tels que les prévoyait la loi de 1954, c'est-à-dire des services pour alcooliques dangereux.

On s'est servi de cette loi pour construire des services et ensuite - comme on ne considérait pas ces gens comme dangereux - on utilisait l'outil ainsi fabriqué - à partir d'une loi qui n'était pas adaptée - pour mettre au point la prise en charge des alcooliques dans le cadre d'un secteur spécialisé. On s'était aperçu que le traitement des alcooliques dans les différents secteurs psychiatriques, posait trop de problèmes et qu'il fallait introduire à côté des secteurs démographiques de la population, masculine et féminine, d'un territoire déterminé de tels secteurs spécialisés. Rappelons qu'avant les textes de 60 et avant la loi hospitalière de 1970, il y avait séparation des sexes dans les prises en charge en psychiatrie. A partir de là, nous étions articulés avec le mouvement « Vie libre » et avec des mouvements comme « La croix bleue » pour la posture des éthyliques. Avant d'avoir à faire aux toxicomanes on a eu à faire aux alcooliques et on s'est aperçu que l'alcoolisme, pour certains auteurs, apparaissaient comme une forme de toxicomanie, il n'y avait pas séparation entre alcoolisme et toxicomanie comme l'a consacré ensuite la loi de 70 qui faisait des stupéfiants des substances prohibées alors que la loi de 54 ne considérait pas l'alcool comme telle.

Pierre Fouquet, à l'époque chez nous, était le grand spécialiste de la prise en charge des alcooliques, et se référait aux conceptions de Géllineck qui classaient ces alcoolismes en névrosés, en psychotiques et en somatiques, voire en « alcooloses, somalcooloses et alcoolites. Mais par delà Géllineck, Fouquet se référait à un auteur français qu'il considérait comme précurseur et qui était Philippe De Félice, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris qui avait écrit en 1936 un travail qui s'intitulait : « Poisons sacrés, ivresses divines. Essai sur quelques formes inférieures de la mystique. » Je me suis aperçu que De Félice avait écrit ce livre en 1936, mais qu'ensuite, après la Libération, il avait écrit dans la suite de ses préoccupations un Tome 2 : « Foule en délire, extases collectives », en 1947 ; là on voit que la plupart des auteurs ont été influencés par le phénomène du nazisme, du fascisme, et ces phénomènes de masse que Freud comparait à l'hypnose. Donc De Félice, sans se référer d'ailleurs à la psychanalyse, dans : « Foule en délire, extases collectives », avec en sous-titre : « Essai

sur quelques formes inférieures de la mystique » écrit en 1957 : « L'enchantement des danses ou la magie du verbe, en sous-titre « Essai sur quelques formes inférieures de la mystique ». Il avait tendance, un peu comme Mircea Eliade le fera par la suite, à considérer que, dans nos sociétés laïques qui veulent se débarrasser des religions, l'homme a-religieux, quasiment ça n'existe pas ; il dit que c'est un phénomène plutôt rare, et il fait remarquer que la religiosité réapparaît sous des formes multiples ; ce qu'avait déjà vu par exemple Jules Monnerot, qui faisait du communisme soviétique une religion séculière comme on a pu faire du nazisme une forme de religion séculière. Donc la religion apparaît soit sous forme régulière, soit sous forme séculière, et on s'aperçoit là que De Félice dans son premier volume, en abordant la question des toxicomanies à travers les formes de religiosité et en particulier de mysticisme un peu archaïque, s'inscrit dans un courant qui était déjà bien connu.

Ainsi, Denis De Rougemont va encore plus loin dans son livre « L'amour et l'Occident », qui date à peu près de l'année où De Félice a publié « Poisons sacrés, ivresses divines ». Il étudie l'amour passion, dans « L'amour et l'Occident », question à laquelle J. Lacan s'est beaucoup intéressé dans son séminaire. Eh bien, Denis de Rougemont fait remarquer que l'amour passion a été une espèce de laïcisation de l'amour religieux, à savoir les problèmes de l'Éros et de l'Agapé que Lacan a aussi pas mal étudiés dans son séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse. Du reste, Lacan ne croyait pas à cette distinction entre l'Éros grec et l'Agapé chrétienne, distinction qu'avait introduite des évêques suédois protestants, en particulier Anders Nigren qui avait écrit « Éros et Agapé », et qui montrait que l'amour chrétien était une espèce d'amour qui essayait de se dégager de l'érotisation qu'en avait fait les Grecs. Mais pour Lacan, cette distinction n'est pas scientifique mais intéressante parce qu'en fait, elle mobilise pas mal de choses.

De la jouissance non sexuelle

Lacan, s'il n'accepte pas cette distinction entre Éros et Agapé, c'est-à-dire en quelque sorte l'oralité et la génitalité pour résumer, il accepte sans en parler directement, ce que moi j'appelle « jouissance non sexuelle », et fait remarquer que la jouissance sexuelle est essentiellement connue à travers la jouissance masculine parce que les femmes n'en parlent pas, enfin jusqu'à présent. L'inconvénient de la jouissance masculine, c'est que c'est une jouissance d'organe, elle n'est jamais jouissance à travers le grand Autre. Pour exister, la femme ne doit plus être La femme mais une femme; on peut dire que si l'Homme existe au sens de Lacan, c'est parce que Un homme ça n'existe pas ; comme je le disais tout à l'heure, je suis inconnu, Un homme ça n'existe pas, c'est une bonne chose (rires), enfin vous voyez ce sont des nuances; mais il est évident que dans les milieux féminins habituels, si vous

dites « La femme ça n'existe pas » vous êtes victimes de coups de bâton terribles. Pourtant, si La femme n'existe pas, c'est qu'effectivement elle est corporelle : il convient cependant d'en discuter; on y reviendra si vous voulez dans la discussion ; parce qu'il y a une jouissance non phallique, non sexuelle du toxicomane comme des mystiques, comme des saints, ou des religieux ; dans la religion, le phallus est un problème sauf pour les religions phalliques proprement dites. Effectivement, dans la jouissance non sexuelle du toxicomane, on a à faire à quelque chose qui, à travers la psychanalyse, entre autres dans le fameux séminaire de Lacan « Encore » où justement Lacan étudie la jouissance, il ne l'appelle pas : non phallique, c'est Herbert Marcuse qui parle de la jouissance non phallique dans un article très intéressant, à peu près contemporain du séminaire de Lacan, « Encore », avec, sur la première page, Sainte Thérèse qui est en train de jouir, c'est ce qu'il fait remarquer, Lacan parle de jouissance non phallique, là il ne parle pas de jouissance non phallique, il parle, enfin c'est le premier chapitre, de la jouissance, « tel est dénommé le point qui couvre l'impossibilité du rapport sexuel comme tel » c'est ce que Lacan dit ; Lacan dit « La femme ça n'existe pas », mais il dit « il n'y a pas de rapport sexuel », autrement dit le rapport sexuel n'est pas un rapport ; dans d'autres travaux où il étudie notamment la psychose, il fait remarquer qu'il n'y a pas de rapport sexuel, d'accord, mais que par ailleurs il n'y a pas de rapports de production, c'est ce qui fait problème justement, (d'où les besoins politiques). Tout le séminaire de Lacan est basé sur les problèmes de la jouissance; Lacan introduit à côté de « la substance pensée » et de la « substance étendue », bien connues, bien spécifiées par Descartes, il introduit la « substance jouissante » ou « substance jouissance » ; c'est cette jouissance qu'il introduit et qui correspond au corporel; d'où l'intérêt de cet abord des questions par rapport à votre société « Psychanalyse et Médecine » ; juste avant de venir ici je me suis dit il faut que je lise : « Psychanalyse et Médecine », traduction que donnait Marie Bonaparte de l' « allemand » : « La question de l'analyse laïque »... Là je m'excuse, je fais de l'association libre, j'ai réalisé que le sous-titre de votre association c'est « Praticiens du Réel et du Symbolique ».

H.G : C'est le titre du séminaire de cette année.

P.R. : C'est intéressant parce que vous laissez l'Imaginaire de côté...

H.G : dans le titre du Séminaire ! (rires)

P.H. : Or moi effectivement, quand j'aborde l'État, l'État c'est de l'Imaginaire, tout ce qui est statut social, professionnel, c'est de l'imaginaire et étatique en fonction de l'identité et en fonction de quoi les états se sont constitués : états centralisateurs, états jacobins, états-cités, c'était la cité grecque. Nos états à l'heure actuelle sont des états qui sont à une échelle un peu plus importante qu'autrefois, aussi agressifs que ceux

d'autrefois. Eh bien, avec « psychanalyse et médecine » donc, à travers l'abord de cette jouissance non sexuelle, on arrive au problème de la toxicomanie dans ses aspects abordés ici, en particulier par votre hollandais qui a exposé la dernière fois son problème, et on verra si effectivement cette « sainteté chimique » est une jouissance non sexuelle - où si cette dépendance absolue - est une « forme inférieure de la mystique » ; c'est le titre d'un article que j'avais publié en janvier 71, c'est-à-dire juste après la loi du 31 décembre 70, dans « La dépendance absolue », ou la toxicomanie comme forme inférieure de mystique », j'ai fait le digest, le résumé du livre de De Félice qui d'ailleurs a été réédité à ce moment là.

H.G : On le trouve ?

P. R : Dans les bibliothèques si les établissements ont été sérieux, s'ils n'obéissaient pas déjà à la logique budgétaire.

Religion réelle et religion naturelle.

Les auteurs que je viens de citer, De Félice, Mircea Eliade, Denis de Rougemont, il y en a un autre également très intéressant qui est Jean Brun, qui a enseigné à Dijon, sont pour la plupart des protestants, et si je le signale c'est parce que les protestants se méfient beaucoup du mysticisme, ce dont ne se méfient pas du tout les catholiques, les catholiques prônent au contraire la mystique. Les protestants refusent la mystique dans la mesure où ils considèrent que c'est une forme narcissique de la religion, et une forme en quelque sorte de religion naturelle ; ils prônent ce qu'ils appellent une « religion réelle » opposée à une religion « naturelle » et effectivement, la révolte de Luther ça a été contre l'aspect un peu « païen » du catholicisme ; mais moi je dois dire qu'en tant que protestant, ce qui m'intéresse dans le catholicisme c'est cet aspect païen, parce que le christianisme, d'une certaine façon, ça n'a pas été « le bonheur de l'humanité » ; comme disait Nietzsche, un protestant assez marqué par son protestantisme : « La morale chrétienne est la plus grave injure faite à la nature humaine » ; mais Kierkegaard, de son côté, faisait remarquer que le contraire du péché n'était pas la vertu mais la foi, donc Kierkegaard mettait la vertu entre parenthèses, ce que n'avait pas fait Nietzsche ; il faisait remarquer quand même que la plus grande calamité qui pouvait arriver à un homme c'était d'être né dans la tradition chrétienne; alors Kierkegaard ne s'est pas marié, parce qu'il s'est bien rendu compte, comme Lacan le fera remarquer plus tard, qu'il suffit d'institutionnaliser le lien du mariage, pour barrer en quelque sorte l'accès à l'autre. Voilà des aspects intéressants. Il y a un autre aspect de Kierkegaard, qui n'est pas évoqué dans ses livres, c'est que son père avait été trafiquant d'esclaves ; il pratiquait le commerce triangulaire, et en fait c'est toujours la faute du père que traîne Kierkegaard dans son œuvre.

Alors, avant ces auteurs il y avait Schleiermacher (1768 - 1834), un pasteur protestant, qui avait fait l'instruction religieuse de Bismark. Schleiermacher avait énoncé une théologie qui était la théologie du sentiment religieux, et il étudiait la théologie mystique; donc c'est un auteur protestant ambigu; la religion est pour lui définie comme sentiment de dépendance absolue, mais il se refuse à concevoir un type de religion esthétique c'est-à-dire passive, il dénonce toute exaltation religieuse particulière et la tendance qui en découle à s'isoler individuellement ou par groupes. Sa conception qui coïncide assurément avec la théologie mystique révèle cependant une intention théologique et activiste qui lui fit célébrer l'état comme un rempart de l'ordre et la paix ; à la différence de Hegel et de Goethe, il a été entre 1806 et 1813, avec Fichte et d'autres, un des éducateurs de la nouvelle génération instigatrice de l'ère de libération et de mouvements d'étudiants. Le protestantisme, pour échapper aux guerres de religion, a été en définitive, à la base de guerres de libération nationale. Alors là j'étudie Bismarck, mais on ne va pas insister ici; Karl Barth a beaucoup étudié Schleiermacher ; Karl Barth (1886-1968) c'est notre saint Thomas d'Aquin ; il était suisse allemand et sa *Dogmatique*, publiée en Allemagne en 1932, (encore une année qui s'annonçait mal puisque le nazisme allait prendre le pouvoir à la suite), a été traduite en français 20 ans après, c'est-à-dire en 53 ; or, le promoteur de cette traduction de Karl Barth en France c'est Denis de Rougemont, L'amour et l'Occident, et on retrouve là cette même veine de pensée. Cette dépendance absolue rejoint la conception - en d'autres termes évidemment - de ce que Lacan développe dans son séminaire « Encore », et rejoint d'une certaine façon des auteurs qui ont utilisé la notion de dépendance comme Winnicott, je ne sais pas comment Winnicott l'écrivait en anglais, mais c'est comme ça que ça a été traduit en français : « dépendance absolue », une formule qui, chez Winnicott, est par rapport à la mère; et Schleiermacher étudie ce sentiment de dépendance absolue par rapport à Dieu ; dieu à ce moment là est vécu au niveau d'une expérience, qui n'est pas décrite comme délirante, mais qui, pour des psychiatres, n'est pas sans intéresser. Comme disait Karl Marx, rien ne ressemble plus à l'aliénation mentale que l'aliénation religieuse; ce n'est pas péjoratif, parce que l'aliénation religieuse, on n'y échappe pratiquement pas. Alors je sais bien qu'actuellement les auteurs veulent se débarrasser de la notion d'aliénation. Pour Hegel d'ailleurs il y a deux types d'aliénation, (chez Marx il y en a plus de deux) : « Entaussering » c'est-à-dire l'aliénation objectivation, la relation d'objet si l'on peut dire ; et puis il y a « Entfremdung » l'aliénation non plus objectivation, mais l'aliénation déperdition, laquelle est reprise en français par Jean-Paul Sartre dans « Critique de la raison dialectique ».

Jean-Paul Sartre étudie les phénomènes de totalisation en essayant d'aller un peu au-delà de la façon dont Hannah Arendt envisageait le totalitarisme ; pour Sartre, le problème c'est que ces phénomènes de

« totalisations » finissent par aboutir à des totalités sans totalisateurs, à ce moment là, on est gouverné par des totalités qui nous échappent, c'est tout à fait l'aliénation déperdition. C'est ce qu'on retrouve ensuite dans les toxicomanies, c'est ce qu'en dira également Georges Bataille. Donc Schleiermacher fait remarquer - et je vais tâcher de retrouver sa formule - je lis au hasard... : « Selon la définition générale de Schleiermacher la piété est le sentiment d'un effet subi, voire d'une dépendance absolue, ce qui équivaut à la conscience de la relation avec dieu. L'homme se fait face au monde relativement libre et relativement dépendant. Si dans cette liberté et dans cette dépendance relative vis-à-vis du monde, fait remarquer Karl Barth, il se sent en même temps absolument pieux, dépendant d'un autre qui n'est pas le monde, alors il est pieux, à savoir conscient de sa relation avec dieu. Cet autre, cette origine de notre existence vis-à-vis duquel nous nous sentons absolument dépendant, c'est dieu; mais dieu en tant que cause ne nous est donné que dans le sentiment que nous avons de son action, et pas autrement; s'il nous était donné d'une autre manière, en quelque sorte objective, il y aurait alors une réaction de notre part, c'est-à-dire qu'il existerait une certaine liberté et non une dépendance absolue; c'est là qu'intervient le rôle de Christ; il n'apparaît pas comme une donnée objective, mais comme cet élément qui contribue à déterminer notre sentiment lui-même en tant que le Christ sauveur est porteur de la puissance de dieu et de ce fait révélation. Le christianisme, pour Schleiermacher, est une relation réelle et non naturelle. »

Si je vous dis ça, c'est que je mets les toxicomanies dans les religions naturelles comme le fait De Félice, et effectivement Schleiermacher distingue deux types de religions : les religions naturelles et les religions réelles, le Réel tel que vous l'évoquez dans votre titre, c'est-à-dire dans sa connotation lacanienne: Le christianisme pour Schleiermacher est une religion réelle, « la religion devient naturelle quand, à la place du Christ, salvateur, rédempteur et révélateur, cause non objective, se substitue par exemple le toxique salvateur, rédempteur et cause objective. La toxicomanie, en tant qu'état de dépendance, se présente comme une religion naturelle c'est-à-dire réifiée, comme une forme inférieure, sinon dégradée, de la mystique. Le sentiment de dépendance absolue, forclos en tant que sentiment dans l'ordre symbolique, réapparaît dans le réel sous forme de dépendance absolue par rapport à une cause objective.

Le toxique comme cause objective

Notez bien que le sentiment, il ne faut pas non plus l'envisager de façon péjorative ; le romantisme, c'est très intéressant, parce que ça a permis, à travers le sentiment, de réintroduire l'ordre symbolique dans la société occidentale. Il est intéressant à ce propos d'évoquer la définition de la perversion selon la formulation de Lacan ; le grand Autre est barré, c'est-à-dire marqué par l'ordre symbolique, vous êtes

d'accord; le pervers s'efforce de colmater cette brèche et le grand Autre n'est plus barré pour lui : dieu égale A barré, le toxique égale A non barré ; grâce à l'idéalisation du père, le pervers court-circuite ce en quoi le père réel s'est révélé inapte ; père idéal dont le sujet fait le garant d'un savoir absolu qui devient sa propre gnose. Là je me réfère à Rosolato qui a pas mal étudié, en tant que laïc, tous ces aspects. L'autre intérêt de la religion, c'est que ça permet de bien comprendre les philosophes ; on a l'impression que les philosophes sont incompréhensibles, car ils masquent un langage religieux en un langage qui serait totalement laïc, ce qui fait qu'on y comprend plus rien. Il faut se méfier également des gens qui veulent trop illustrer le langage philosophique par la religion. Je me rappelle le Père Oraison qui disait : « le grand Autre c'est dieu ! » D'accord, mais enfin ça gâche tout! (Rires) puisque Lacan s'est efforcé d'élaborer une espèce de formulation pseudo-mathématique de la relation transférentielle en un langage qui ne soit pas sans arrêt parasité par les sentiments et les préoccupations du quotidien ; alors le langage mathématique et en particulier les formulations mathématiques, l'écrit, là-dedans Lacan étudie pourquoi il écrit ses Écrits, pourquoi il avait publié ses écrits sous forme d'Écrits. Il avait fait remarquer que l'intérêt de ces Écrits c'est que d'une certaine façon ils sont incompréhensibles, et leur avantage c'est qu'on ne les comprend pas. Le Séminaire par contre, on le comprend très bien; et Jacques-Alain Miller, je ne dirai pas qu'il traduit ça très bien, mais il est d'une honnêteté radicale avec le discours de Lacan ; moi je l'ai pris en notes et je vérifie ; Jacques-Alain Miller a été critiqué, mais je trouve qu'on ne peut pas être plus honnête et s'il triche, il triche avec honnêteté ! (éclats de rire de la salle) je n'insiste pas parce qu'à partir du moment où vous cherchez cette cause de la jouissance, de la jouissance non sexuelle, qu'habituellement on cherche en dieu, c'est les Béatitudes : « Heureux serez-vous... etc » ; l'intérêt des traductions qui se font actuellement de la Bible, c'est que, Chouraki par exemple ne dit pas « Heureux les malheureux car vous serez heureux au royaume des cieux; heureux serez-vous parce qu'on vous persécutera etc... », Chouraki dit : « En marche ! » ; dans les Béatitudes c'est « Heureux les simples d'esprits car le royaume des cieux est à eux ». Chouraki c'est : « En marche les simples d'esprits car le royaume des cieux est à eux.. » ce n'est pas tout à fait sa formule; mais on a là des nuances intéressantes par rapport aux toxicomanes.

Je vais peut-être trahir Olivenstein, mais c'est comme ça que je l'ai vécu ; Olivenstein disait « Heureux les toxicomanes ! » ; mais maintenant ce n'est pas ça, c'est « En marche les toxicomanes; tâchez de sortir de votre toxicomanie ». Avant, c'était : « Heureux les handicapés ! » ; ce n'est plus comme ça non plus ; maintenant les handicapés se regroupent sous forme d'associations et puis ils demandent aux retraités, comme moi maintenant, d'être membres du conseil scientifique de leurs associations, parce qu'ils se rendent compte quand même qu'ils ont rejoint une

espèce de pensée technique ; la technique n'est pas péjorative, même si Heidegger a été critique vis à vis d'elle, et dans ce sens, il y a des techniciens partout, même dans la santé mentale. Donc cette cause objective qu'est la drogue entre dans ce que les auteurs américains comme Erik Fromm appellent l'idéologie, les idoles que sont les idéologies bien sûr, mais aussi les drogues ; il est évident que les drogues se développent quand les idéologies sont en panne. Alors à propos de Schleiermacher qui parle de ces causes objectives et non objectives, Dieu est une cause non objective, mais le toxique est une cause objective. « Cause objective qui colmate le manque et radie le désir », c'est ce que pourrait dire Schleiermacher de façon différente.

Jouissance et représentabilité

La cause du désir c'est l'objet petit a, objet qui n'est pas représentable. C'est ça l'intérêt du Dieu des juifs, qu'on ne peut pas se le représenter. Il est évident que si on représente dieu, avec une barbe par exemple, il est ridicule, donc il n'est pas représentable de même que l'objet a, objet cause du désir, qu'on ne pourra jamais atteindre. On retrouve chez certains poètes l'objet petit a, par exemple chez Eluard : « Inconnue, elle était ma forme préférée, celle qui me libérait du souci d'être un homme, et je la vois et je la perds et je subis ma douleur comme un peu de soleil dans l'eau froide. » Vers, d'ailleurs, qui ont inspiré Françoise Sagan. Effectivement ce n'est pas représentable, et quand on lit les descriptions d'Olivenstein, on s'aperçoit que les toxicomanes sont amoureux de la seringue, ils sont amoureux de la drogue, ils sont jaloux de la seringue.

Alors la jouissance invalide ici le sujet et laisse la place à l'individu totalement dépendant de la cause objective, chimique que sont les alcaloïdes issus du catabolisme des substances toxiques absorbées. La caractéristique de ces substances chimiques absorbées, c'est qu'elles émanent toutes des sommités femelles, ce n'est pas un hasard si on se drogue avec des sommités femelles, des substances végétales, mais femelles, le pollen c'est différent, ça donne de l'asthme, des allergies. « Nutriment non dangereux par eux-mêmes mais toxiques par leur mode d'élimination... » : c'est ce que remarquaient déjà pour l'organisme les auteurs qui étudiaient la chimie de l'alcoolisme, ce n'est pas l'alcool qui est toxique pour l'alcoolique, mais c'est l'aldéhyde éthylique qui est un produit de dégradation de l'alcool qui reste en panne dans l'organisme lorsque le foie un peu fatigué n'arrive plus à transformer l'alcool en eau plus gaz carbonique etc, alors quand le foie est fatigué il dit j'en ai marre de l'alcool, parce que l'alcool n'est pas un aliment, et il laisse ça en plan et on est intoxiqué par l'aldéhyde éthylique ce qui donne à l'alcoolique chronique cette odeur un peu spéciale.

« Nutriment non dangereux par eux-mêmes mais toxique par leur mode d'élimination ces substances se fixent dans l'organisme qu'elles figent en végétal pensant (ça c'est de moi), « totipotence » parce que la

totipotente caractérise les végétaux - j'habite dans les peupleraies; les végétaux se reproduisent soit par voies sexuelles, soit par voies non sexuelles; c'est la totipotente, c'est-à-dire le clonage, le clonage revient à la mode maintenant chez les animaux, mais chez les végétaux, le clonage c'était vieux comme Hérode. Et effectivement, les peupliers sont des arbres qui se reproduisent très difficilement par voies sexuées, et s'ils donnent des graines à profusion qui volent en l'air, c'est très joli, mais ça ne prend que difficilement. Par contre si vous plantez une branche de peupliers, elle pousse de trois mètres par an; c'est la totipotente des végétaux par reproduction non sexuée; voilà une sainteté chimique.

« La religion peut fonctionner comme opium du peuple quand par-delà l'aliénation religieuse qui ressemble à l'aliénation mentale, elle annule le désir de changer la vie en instituant ou en confortant un éternel présent. » Oui parce que quand Karl Marx dit « la religion c'est l'opium du peuple » là aussi, ce n'est pas péjoratif; en même temps que ça calme le peuple, ça ôte au peuple le désir de réformer la société; il est évident qu'en Chine, l'opium permet de traverser les famines sans mourir de faim et de traverser l'Himalaya sans mourir de froid; si chez nous l'opium est une religiosité naturelle, dans ces pays-là, il sert et à la religion et aussi à sauver sa vie. « La religion dès lors s'érige non seulement en refus de l'aliénation sociale mais aussi en refus de l'aliénation en tant que telle, en refus du principe de plaisir. Elle vise l'anéantissement dans la répétition de la jouissance individuée.

La toxicomanie n'est pas un substitut de l'acte sexuel.

La jouissance dont il s'agit n'est pas comparable à la jouissance dite solitaire, et la toxicomanie ne doit plus être considérée comme un substitut de l'acte sexuel. Il y a beaucoup d'auteurs qui considéraient la toxicomanie comme un substitut de l'acte sexuel: non, ça n'est pas un substitut de l'acte sexuel. Ils ont essayé de comparer ça à de l'auto-érotisme; non, ça ce n'est pas de l'auto-érotisme; c'est comme le narcissisme, d'une certaine façon, le narcissisme primaire ce n'est pas de l'auto-érotisme, à mon humble avis. Elle en est la réfutation intégrale. C'est ainsi que Moreau de Tours écrivait en 1845 dans « Du haschich et de l'aliénation mentale: étude psychologique. »: « A une certaine période de l'intoxication, alors qu'une effervescence incroyable s'empare de toutes les facultés morales, le phénomène psychique se manifeste, le plus curieux de tous peut-être, et que je désespère de pouvoir caractériser convenablement. C'est un sentiment de bien-être physique et moral, de contentement intérieur, de joie intime, bien-être, contentement, joie indéfinissable, que vous cherchez vainement à comprendre, dont vous ne pouvez saisir la cause. » De même que Lacan dit: « le rapport sexuel ça ne s'écrit pas » on voit que ce type de jouissance, a du mal également à s'écrire. L'auteur ensuite décrit la façon

dont cette jouissance que procure le haschich peut se diriger vers les foyers d'excitation extérieurs, les milieux musicaux ou idéaux et comment en particulier la musique est perçue à travers les conditionnements et les associations d'événements et de vécus antérieurs. Il décrit le caractère spirituel, idéal, de toutes ces impressions, et il se pose la question de ces jouissances les plus dégagées de la matière, les plus spiritualisées et pourtant provoquées par le biais de sensations purement physiques que procurent le haschich. Il décrit cette cause objective dont parlait Schleiermacher. Et il écrit: « Au moins si l'on s'en rapporte à ce que l'on sent intérieurement, il n'y a aucune distinction à faire entre ces deux ordres de sensations malgré la diversité des causes auxquelles elles se rattachent. Car le mangeur de haschich est heureux, non pas à la manière du gourmand, de l'homme affamé qui satisfait son appétit ou bien du voluptueux qui contente ses désirs, mais de celui qui apprend une nouvelle qui le comble de joie, de l'avare comptant ses trésors, du joueur que le sort favorise, de l'ambitieux que le succès enivre. » Cette jouissance, c'est ma conclusion, n'est donc pas sexuelle mais corporelle, et analogue sur le plan du vécu, à l'extase spirituelle des plus grands mystiques.

Folies ou transgressions ?

On parlait tout à l'heure de Ey qui a beaucoup étudié ce pourquoi la folie d'un instant pouvait se transformer en la folie d'une existence. Pourquoi est-ce qu'une psychose aiguë peut se transformer en psychose chronique? C'est tout l'intérêt de Ey. Lacan fait le contraire: pour Lacan c'est pourquoi à partir d'une organisation chronique de la personnalité, vont se déclencher des épisodes aigus? C'est le centre de sa thèse « De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. » Tandis que pour Ey c'est « Psychose aiguë et déstructuration de la conscience. Pourquoi à partir de ces expériences délirantes primaires provoquées par la drogue, et ces sentiments de bien-être, certains toxicomanes s'organisent soit dans cette dépendance à l'égard du toxique, soit dans des formes de maladies mentales chroniques. C'est le problème du discours, la discursivité que j'aborde dans le chapitre « La folie d'un instant et la folie d'une existence ».

Lévy-Strauss écrit « L'inceste est socialement absurde avant d'être moralement coupable ». La consommation des drogues rejoint l'appartenance sectaire - et actuellement on est obligé de considérer de façon parallèle le sectarisme et la toxicomanie qui souvent vont ensemble. Après la prohibition de l'inceste, c'est la prohibition des drogues, et l'auteur qui a dénoncé cette prohibition, c'est un américain forcément, Thomas Szasz. Thomas Szasz, toujours à peu près dans ces années-là, les années 70, avait écrit: « Les rituels de la drogue » où il aborde, de par son titre, la toxicomanie sous cet aspect de religiosité; mais il est évident que la religion aux États-Unis n'a pas le même sens que chez nous en France. L'intérêt de Thomas

Szasz, c'est qu'il considère que l'État n'a pas à se mêler de ces affaires-là. Il connaît bien le droit français d'ailleurs et il considère donc qu'aux États-Unis l'état n'a pas à s'occuper de cette affaire de toxicomanie et il est évident qu'actuellement les gens qui veulent dépénaliser la drogue s'inscrivent dans ce mouvement. Thomas Szasz aime tellement peu que l'état s'occupe de la drogue et de réglementer en général, qu'il a écrit quelque part - c'est contemporain de ce qui se passait à l'époque en Union soviétique sur l'utilisation de la psychiatrie à des fins politiques - que « la psychiatrie est un crime contre l'humanité » ; enfin bref, ses positions sont d'une clarté et d'une radicalité peu communes.

Un auteur qui se rapproche de ces conceptions est Roland Barthes qui écrit dans ces années-là : « Fragments d'un discours amoureux » où il fait remarquer que les psychanalystes - je ne sais pas s'il cite Lacan - remettent un peu en question la relation amoureuse. Comme disait Freud dans « Ma vie et la psychanalyse » : « C'est nous qui osons prendre maintenant l'amour comme objet de la psychanalyse » objet scientifique et comme disait Lacan : « La psychanalyse met l'amour sur la sellette. » Lacan fait cette remarque à partir de l'analyse du Banquet de Platon dans son séminaire sur Le transfert. Je cite ça à tout hasard, mais il est évident que dans son « Fragments d'un discours amoureux » (d'un discours amoureux et pas du discours amoureux), Roland Barthes évoque toutes ces questions de la modernité qui se transforment en discours hégémonique et qui éliminent tous les autres discours. Alors s'il y a un discours de la drogue, c'est le discours de l'hystérique; pour Lacan il n'y a pas de discours psychotique, tout au moins il n'a pas jugé utile d'en donner la formulation mathématique. A mon avis, s'il n'y a pas de discours du psychotique et si Lacan n'a pas jugé utile d'en donner la représentation idéographique c'est bien qu'il n'y a pas de discours psychotique, de même qu'il n'y a pas de discours de l'expérience primaire induite par les drogues, de même qu'il n'y a pas de discours à partir de la jouissance phallique. Le discours qui vient après ces expériences, c'est le discours de l'hystérique. Le discours de l'hystérique vient au secours de la psychose, et c'est tout l'intérêt de la relation transférentielle ; c'est ce que je développe dans mon livre « L'état et la psychose » Tout l'intérêt de la relation transférentielle, de la relation analytique, c'est qu'elle s'organise à partir du discours de l'hystérique. Le discours du psychanalyste s'organise à partir du discours de l'hystérique et Maurice Dide (mort à Buchenwald en 44) un auteur toulousain qui écrivait dans les années 35-36, avait produit un livre sur l'hystérie qui vient sauver le monde. Il rejoint cette conception du discours de l'hystérique que Freud développe d'ailleurs mine de rien, dans « Pour introduire le narcissisme » (1914) et puis surtout également dans « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa. Le Président Schreber » Entre parenthèses « dementia paranoïdes ». « La démence paranoïde », est intéressant parce que

dans sa thèse, Lacan a étudié la paranoïa mais aussi les états paranoïdes, c'est-à-dire ces états qui se désocialisent de plus en plus alors que le paranoïaque lui, n'est pas désocialisé, à tel point qu'il tue son prochain ; le paranoïde ne tue pas son prochain ; le paranoïde nous fait courir peu de risques : mais le paranoïaque c'est plus embêtant. Maurice Dide rejoint cette conception de Freud; pour lui dit à partir de l'expérience de fin du monde, le fantasme simultané de reconstruction du monde obéit à deux possibilités : soit celle de l'hystérie hallucinatoire, car pour Freud, l'hallucination est hystérique et non pas psychotique, soit celle l'interprétation paranoïaque qui est à mettre du côté de la névrose obsessionnelle. Lacan met dans le même panier le discours de l'hystérique et le discours de l'obsessionnel, même si dans la névrose obsessionnelle il y a de la régression alors que dans l'hystérie, il n'y a pas de régression. Cette régression dans la névrose obsessionnelle la rapproche de la psychose. On va en finir sur Georges Bataille. Le problème de la toxicomanie qui est une transgression, c'est que l'on jouit de la transgression, et d'après Georges Bataille, ce qui fait problème c'est de jouir de la transgression.

Et je pense qu'on se guérit de sa toxicomanie quand on accepte de ne plus jouir de la transgression; et à partir du moment où l'on ne jouit plus de la transgression, on n'a plus besoin du toxique. Pour Georges Bataille tous les problèmes évoqués ici s'inscrivent dans le cadre de l'érotisme - et il l'envisage d'une façon très générale - de l'érotisme qui est le sacré. C'est un peu la position d'ailleurs de certains auteurs, René Girard par exemple dans « La violence et le sacré ».

« Le passage de l'érotisme à la sainteté a beaucoup de sens » écrit Georges Bataille en 57. « C'est le passage de ce qui est maudit et rejeté à ce qui est faste et béni. D'un côté l'érotisme est la faute solitaire, ce qui ne nous sauve qu'en nous opposant à tous les autres, ce qui ne nous sauve que dans l'euphorie d'une illusion puisqu'en définitive dans l'érotisme, ce qui nous a porté à l'extrême degré d'intensité, nous frappe en même temps de la malédiction de la solitude. D'un autre côté, la sainteté nous sort de la solitude, mais à la condition d'accepter ce paradoxe, « felix culpa » l'heureuse faute, dont l'excès même nous rachète. Seule une dérobade nous permet dans ces conditions de retourner à nos semblables. Cette dérobade sans doute mérite le nom de renoncement, puisque dans le christianisme nous ne pouvons à la fois opérer la transgression et en jouir : seuls d'autres en peuvent jouir dans la condamnation de la solitude. » C'est très évident par exemple dans les mouvements d'anciens buveurs où un ancien buveur parle, fait un sermon aux autres et c'est ça qui le guérit; s'il ne peut plus faire ce sermon, il risque de retomber.

« L'accord de ses semblables n'est retrouvé par le chrétien qu'à la condition de ne plus jouir de ce qui le délivre, de ce qui cependant n'est jamais que la transgression, que la violation des interdits sur lesquels reposent la civilisation. ».